

SEIGNEUR & SAIGNEUR

ÉLODIE COTIN,
SÉBASTIEN WEBER
& LE GROUPE THÉÂTRE ADOS

Rosnay, 2017

SEIGNEUR & SAIGNEUR

L'ANTICHAMBRE DE TORTURE

SCÈNE 1

La scène prend place dans l'antichambre de la salle que l'inquisiteur a choisie pour mener ses interrogatoires...

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Frère Paul, je suis bien aise de vous voir. Comment que c'est que ça va bien ?

FRÈRE PAUL. – Ma foi, mon enfant, ça pourrait aller mieux. Et vous ? On vous enlevé cette épine du pied ?

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Ben, regardez ! (*Il montre sa main.*) C'est pas beau, ça ? Ah, mais non, sacrebleu, c'est pas mon pied, ça !

FRÈRE PAUL. – Mon pauvre ! Vous ne vous arrangez pas avec le temps. Dieu vous préserve, mon fils, Dieu vous préserve...

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Oh bah oui, ça, pour ça je compte sur Lui, ah ben oui, hein ! Bon, et dites, sinon, vous savez pourquoi on est là ? Ce matin, avant même le chant du coq, voilà deux gardes du château qui arrivent à ma cahute, l'Anguerran puis le Philibert, et puis les voilà qui cognent à ma porte. « Oh la ! Oh la ! Au château et plus vite que ça ! » Ça rigolait point, l'Anguerran, c'est pas un commode. Il a beau être un cousin à ma femme, il rigolait point du tout. J'avais beau lui demander « Où

qu'on va ? Où qu'on va ? », pas un mot, rien, rien du tout. Alors, vous savez ? Vous savez pourquoi qu'on est là ?

FRÈRE PAUL. – Je viens de vivre la même mésaventure que vous.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Non ?

FRÈRE PAUL. – Si.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Votre femme aussi, elle est cousine à l'Anguerran ?

FRÈRE PAUL. – Mais non. Mais non, mon fils, je n'ai pas de femme, je ne suis pas marié, et pour cause.

Frère Paul montre sa défroque de prêtre.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Ah oui, c'est vrai, j'oubliais.

FRÈRE PAUL. – Non, ce matin, pareillement, deux gardes ont frappé à ma porte et m'ont conduit ici. Et sans ménagement, je vous prie de le croire.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Mais pourquoi ? Pourquoi ?

FRÈRE PAUL. – Ah, ça ! Il semblerait...

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Oui ?

FRÈRE PAUL. – Il semblerait que le seigneur, notre bon seigneur, il semblerait...

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Quoi ?

FRÈRE PAUL. – Qu'il soit mort !

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Hein ?

FRÈRE PAUL. – Oui. Qu'on l'ait occis.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Qu'on l'ait... ?

FRÈRE PAUL. – Qu'on l'ait occis.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Oui, mais euh... ?

FRÈRE PAUL. – Enfin, qu'on l'ait tué, quoi. Qu'on l'ait assassiné. Qu'on l'ait... occis.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Ah, oui, occis. Non ? Monsieur le comte de la Malmort, tué ? Occis ?

FRÈRE PAUL. – Les gardes en parlaient. Ils en parlaient à voix basse, mais j'ai l'ouïe fine. Cela se serait passé au cours de la nuit qui a suivi le grand banquet...

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Oh la la ! Mon Dieu, mon Dieu... Comme c'est triste ! Je l'aimais bien, moi, le seigneur, avec ses chansons paillardes. « Cu-culbutons, cu-culbutons, cu-culbutons la ribaude ! »

FRÈRE PAUL. – Mon fils, un peu de dignité !

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Oui, oui, pardon.

FRÈRE PAUL. – D'autant plus que...

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – D'autant plus que quoi ?

FRÈRE PAUL. – D'autant plus qu'il semblerait que nous ait menés céans...

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Céans ?

FRÈRE PAUL. – Oui, enfin, ici, si vous préférez.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Ah oui !

FRÈRE PAUL. – Pour y être questionnés.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Oh ?

FRÈRE PAUL. – Comme tous ceux qui ont participé à ce banquet...

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Non ?

FRÈRE PAUL. – Nous sommes tous suspects.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Bah ! Pas moi, quand même ?

FRÈRE PAUL. – Tous !

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Bah ça, c'est la meilleure !

FRÈRE PAUL. – Tous. Moi y compris.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Vous aussi ?

FRÈRE PAUL. – Oui.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Oh ben non, ben non ! Mais enfin, frère Paul, il y aurait pas quelqu'un qu'on pourrait dire que c'est lui qui l'a fait, que c'est lui qui l'a occis ?

FRÈRE PAUL. – Occisi... ?

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Qu'il l'ait tué, quoi. Comme ça, on serait tiré d'affaire.

FRÈRE PAUL. – Mon fils, je vous rappelle que la délation est un péché grave, très grave.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Oui, mais bon, des fois, hein, ça aide.

FRÈRE PAUL. – Hmm... Il est vrai que certaines personnes de l'entourage de feu notre seigneur...

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – De notre Seigneur ?

FRÈRE PAUL. – Ne se sont pas toujours comportées de façon chrétienne.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Ah, vous croyez ? Qui ? Qui ?

FRÈRE PAUL. – Je ne veux accabler personne, mais Madame de Granvallée...

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Elle ?

FRÈRE PAUL. – Hmm.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Eh bien quoi, elle ?

FRÈRE PAUL. – On dit que son enfant serait le fruit d'une relation illégitime avec le comte de la Malmort.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Oh, eh bien ça, ils n'étaient point mariés, point mariés du tout.

FRÈRE PAUL. – Voilà. Une relation diabolique. Et il est possible, très possible, très possible que Madame de Granvallée ait voulu se venger de monsieur le comte.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Non ?

FRÈRE PAUL. – Oui. Enfin, je me contenterai de rapporter en toute objectivité à l'inquisiteur.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – À qui ?

FRÈRE PAUL. – L'inquisiteur. Celui qui s'apprête à nous questionner. Il est dans la pièce d'à côté. Vous n'entendez pas ce bruit étrange ?

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Ah oui... Ah oui, j'entends... Comme un grincement... Un grincement métallique... Qu'est-ce que c'est ?

FRÈRE PAUL. – Hmm... On raconte sur lui des choses bien désagréables.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Oh!

SCÈNE 2

Entrent Madame de Granvallée, un bébé dans les bras, et l'Alchimiste.

FRÈRE PAUL. – Mais voilà justement l'alchimiste et Madame de Granvallée qui porte le fruit de son péché sur son sein. Plus un mot. (*Saluant.*) Madame. Docteur.

MADAME DE GRANVALLÉE, à l'Alchimiste. – Savez-vous pourquoi les gardes nous ont traînés jusqu'ici? (*Montrant une porte.*) N'est-ce pas là que l'on fait subir aux criminels leur châtement?

Frère Paul et Hugues Bûche-Bûche s'assoient dans un coin.

L'ALCHIMISTE. – Oui, c'est là précisément. Vous n'avez pas eu vent de la rumeur?

MADAME DE GRANVALLÉE. – La rumeur? Non. Que dit-elle, cette rumeur?

L'ALCHIMISTE. – Ce n'est plus une rumeur, d'ailleurs. Le seigneur est bel et bien mort.

MADAME DE GRANVALLÉE. – Le seigneur? Le comte de Malmort?

L'ALCHIMISTE. – Le comte, oui.

MADAME DE GRANVALLÉE, *atteinte d'un accès de Hugues de la Courette.* – Fumier ! Fumier ! (*À l'Alchimiste.*) Pardon, pardon, je fais une crise, c'est l'émotion. Fumier ! Fumier !

L'ALCHIMISTE. – Oui, oui, ne vous inquiétez pas, calmez-vous, calmez-vous.

MADAME DE GRANVALLÉE. – Goret ! Goret !

L'ALCHIMISTE. – Calmez-vous, respirez. Voilà, voilà... À propos, j'ai effectué des recherches dans mes grimoires...

MADAME DE GRANVALLÉE. – Merdre, merdre, merdre !

L'ALCHIMISTE. – Respirez, respirez ! Calmez-vous. Voilà. Il y a toutes les apparences que votre mal soit celui dit de Hugues de la Courette.

MADAME DE GRANVALLÉE. – Hugues de la Courette ?

L'ALCHIMISTE. – Oui. Hugues de la Courette, un chevalier. À son retour des croisades, il souffrait de ce mal étrange. Il ne maîtrisait plus ni sa langue ni ses mouvements, ses gestes étaient désordonnés et sa langue comme endiablée. Tout comme vous. La moindre émotion le faisait proférer d'horribles jurons et s'agiter en tous sens.

MADAME DE GRANVALLÉE, *prise de convulsions.* – Goret ! Goret !

L'ALCHIMISTE. – Voilà. Quelque chose comme ça. Du calme, du calme.

MADAME DE GRANVALLÉE. – C'est donc cela.

L'ALCHIMISTE. – Oui, c'est cela. Attention à votre enfant.

MADAME DE GRANVALLÉE. – Et y a-t-il un remède ?

L'ALCHIMISTE. – À ma connaissance, non, hélas.

MADAME DE GRANVALLÉE. – Merdre ! Merdre !

L'ALCHIMISTE, *à propos de l'enfant*. – Attention, attention ! Voulez-vous que je... (*Madame de Granvallée confie son enfant à l'Alchimiste.*) Voilà. Mais j'y travaille, j'y travaille ! J'ai bon espoir.

MADAME DE GRANVALLÉE. – C'est depuis la naissance de cet enfant... Je suis comme ça... Je ne comprends pas... C'est invivable. Tout le monde me regarde de travers.

L'ALCHIMISTE. – Oui, évidemment, c'est sûr que c'est un peu surprenant, mais...

MADAME DE GRANVALLÉE. – Même à confesse, je ne peux pas m'en empêcher. Ce malheureux frère Paul... J'étais en plein milieu de ma confession, savez-vous de quoi je l'ai traité ?

L'ALCHIMISTE. – J'aime autant ne pas le savoir.

MADAME DE GRANVALLÉE. – Je crois que depuis lors, il n'a plus pour moi la même bienveillance qu'autrefois. Il me lance parfois des regards haineux...

L'ALCHIMISTE. – Mais non, mais non...

MADAME DE GRANVALLÉE. – Vous croyez ?

L'ALCHIMISTE. – Mais oui, mais oui. C'est un homme d'église.

MADAME DE GRANVALLÉE. – Ah bon ? Bon. Eh bien, tant mieux, vous me rassurez... un petit peu.

L'ALCHIMISTE. – Et c'est grand bien, car hélas...

MADAME DE GRANVALLÉE. – Hélas ?

L'ALCHIMISTE. – Hélas, la mort de notre seigneur — son assassinat, devrais-je dire — ne présage rien de bon pour notre avenir immédiat...

MADAME DE GRANVALLÉE. – Comment ? Et pourquoi donc ?

L'ALCHIMISTE. – Si nous sommes ici, c'est que l'on va nous questionner.

MADAME DE GRANVALLÉE. – Nous questionner ? Mais à propos de quoi ?

L'ALCHIMISTE. – De la mort du seigneur, bien sûr !

MADAME DE GRANVALLÉE. – Mais... Mais... Mais cela n'a pas de sens. Qu'avons-nous à voir avec elle ?

L'ALCHIMISTE. – N'étiez-vous pas tantôt au grand banquet, le dernier banquet que le comte donna ?

MADAME DE GRANVALLÉE. – Si fait. Et alors ? Eh bien ?

L'ALCHIMISTE. – Tous les convives sont questionnés. (*Entrent la dame de chambre et la jeune épouse qui restent à l'écart.*) D'ailleurs, voici la comtesse et sa femme de chambre. (*Madame de Granvallée fait la révérence et l'Alchimiste salue. À Madame de Granvallée.*) Celui qui nous a convoqué en ces lieux sinistres et qui nous attend dans la pièce d'à côté, plus sinistre encore, n'est autre que Comédon le Bougre.

MADAME DE GRANVALLÉE. – Comédon le Bougre ? Le Grand Inquisiteur ?

L'ALCHIMISTE. – Lui-même.

MADAME DE GRANVALLÉE. – Seigneur, Seigneur... Merdre de merdre !

L'ALCHIMISTE. – Respirez, respirez. Voilà. Tâchez de conserver votre calme du mieux que vous pourrez, car l'on dit sur lui des choses épouvantables.

MADAME DE GRANVALLÉE. – Lesquelles ?

L'ALCHIMISTE. – Ce ne sont que des ouï-dires, mais il paraît qu'on le surnomme dans les milieux bien informés... le Grand Écarteur !

MADAME DE GRANVALLÉE. – Le... ?

L'ALCHIMISTE. – Ou peut-être est-ce le Grand Arracheur d'Ongles...

MADAME DE GRANVALLÉE. – Le... ?

L'ALCHIMISTE. – À moins que ce ne soit le Grand Énuclateur... Je ne sais plus. Quoi qu'il en soit, on prétend qu'il n'inspire pas la joie de vivre.

MADAME DE GRANVALLÉE. – Le... ? Le... ? Le... ? Goret, pourceau, fumier ! Fumier, pourceau, goret ! Ah ! Ah ! Ah !

L'ALCHIMISTE. – Calmez-vous, calmez-vous ! Respirez ! D'ailleurs, il y a fort à parier que ses soupçons se portent immédiatement sur la comtesse, sur dame Guenièvre. Après tout, il est de notoriété publique que votre enfant est né des œuvres du comte. La comtesse, naturellement, en aura conçu quelque jalousie de mauvais aloi. Soyez tranquille. Je ne manquerai pas d'en informer le Grand Écrabouilleur.

MADAME DE GRANVALLÉE, *convulsive*. – Goret, pourceau, fumier, fumier, pourceau, goret, merdre de merdre de merdre de merdre de merdre...

L'ALCHIMISTE. – Allons, calmez-vous, venez, venez vous asseoir. Respirez, respirez. Voilà, voilà, du calme...

L'Alchimiste et Madame de Granvallée s'assoient à l'écart.

LA DAME DE CHAMBRE, *à propos de Madame de Granvallée et de l'Alchimiste.* – Qu'est-ce qu'elle peut être mal élevée, celle-là. Et ses fréquentations, hum !

LA COMTESSE, *renflant.* – Cunégonde, un mouchoir, vite, un mouchoir...

LA DAME DE CHAMBRE. – Oui, dame Guenièvre, voici.

La comtesse se mouche et rend son mouchoir bien rempli à la dame de chambre.

LA COMTESSE. – Ah, quel chagrin ! Quel chagrin !

LA DAME DE CHAMBRE, *donnant un nouveau mouchoir à la comtesse.* – Dame Guenièvre.

La comtesse se mouche. Idem.

LA COMTESSE. – Quelle tristesse ! Quelle tristesse !

LA DAME DE CHAMBRE. – La mort de monsieur le comte vous affecte durement...

LA COMTESSE. – Ah!... Ah!...

LA DAME DE CHAMBRE, *donnant un nouveau mouchoir à la comtesse.* – Tenez. Mais comme toute chose la douleur et le chagrin passeront, ils ne seront bientôt plus qu'un triste et lointain souvenir.

LA COMTESSE. – Le Ciel vous entende ! Il n'est pas mort depuis un jour et cela me semble durer depuis toujours. C'est long...

LA DAME DE CHAMBRE. – Je vous le promets, dame Guenièvre. Dans peu de jours, vous irez déjà bien mieux.

LA COMTESSE. – Le Ciel vous entende, brave Cunégonde, le Ciel vous entende. En attendant, j'ai grand peur.

LA DAME DE CHAMBRE. – Peur, dame Guenièvre? Mais peur de quoi?

LA COMTESSE. – Mais de l'Inquisiteur. Mouchoir, mouchoir...

LA DAME DE CHAMBRE. – Pourquoi avoir peur?

LA COMTESSE. – Vous n'avez donc jamais entendu parler du Grand Inquisiteur? On le surnomme le Grand Carbonisateur. Rien qu'à prononcer son nom, je tremble, les larmes me montent aux yeux.

LA DAME DE CHAMBRE, *donnant un nouveau mouchoir à la comtesse.* – Non, je n'en ai jamais entendu parler ou peut-être très vaguement. Que dit-on de lui?

LA COMTESSE. – Oh, des choses affreuses. C'est un personnage effrayant.

LA DAME DE CHAMBRE. – Mais il œuvre pour le salut de notre sainte mère l'église...

LA COMTESSE. – Oui, certes, mais il le fait d'une manière...

LA DAME DE CHAMBRE. – Quelle manière?

LA COMTESSE. – On m'a dit... On m'a dit que pour faire avouer un hérétique... (*La dame de chambre se signe.*) Il s'en serait pris à l'enfant de cet hérétique...

LA DAME DE CHAMBRE. – Non?

LA COMTESSE. – Si. Il aurait ligoté l'enfant à un poteau, puis sous les yeux de son père, il lui aurait tranché un à un les doigts de la main...

LA DAME DE CHAMBRE. – Mon Dieu !

LA COMTESSE. – Avant de lui arracher la langue...

LA DAME DE CHAMBRE. – Jésus, Marie, Joseph !

LA COMTESSE. – Et de lui couper la gorge !

LA DAME DE CHAMBRE. – Ah ! Et l'hérétique a confessé son hérésie ?

LA COMTESSE. – Eh bien oui, je suppose, oui...

LA DAME DE CHAMBRE. – Ah, mon Dieu ! Mais quel homme peut-il commettre de semblables atrocités ?

LA COMTESSE. – Eh bien, le Grand Émasculateur, je le crains fort.

LA DAME DE CHAMBRE. – Seigneur ! Seigneur !

LA COMTESSE. – C'est pour ça que je crois que j'ai un petit peu peur.

LA DAME DE CHAMBRE. – Rassurez-vous, vous n'avez pas d'enfant.

LA COMTESSE. – Oui, c'est vrai. Mais tout de même...

LA DAME DE CHAMBRE. – Et puis, vous n'avez pas...

LA COMTESSE. – Quoi donc ?

LA DAME DE CHAMBRE. – Eh bien, vous n'avez pas tué votre époux. *(La comtesse se remet à pleurer. La dame de chambre lui tend un mouchoir.)* Tenez.

LA COMTESSE. – Non, non, je ne l'ai pas tué.

LA DAME DE CHAMBRE. – Donc, puisque vous ne l'avez pas tué, vous n'avez rien à craindre du Grand Ébouillanteur.

LA COMTESSE. – Oui, c'est vrai, mais il pourrait me soupçonner. N'ai-je pas manifesté un peu trop d'aigreur quand j'ai découvert qu'Edmond avait engrossé Madame de Granvallée ?

LA DAME DE CHAMBRE. – Allons, dame Guenièvre, on ne trucidé point son époux pour de si piètres vétilles, le Grand Étripatouilleur le sait !

LA COMTESSE. – Ouf. Me voilà rassérénée.

LA DAME DE CHAMBRE. – Ses soupçons, dame Guenièvre, si vous voulez connaître mon idée, vont se porter sur l'Alchimiste.

LA COMTESSE. – L'Alchimiste ? Mais pourquoi lui ?

LA DAME DE CHAMBRE. – Son incompetence.

LA COMTESSE. – Son incompetence ?

LA DAME DE CHAMBRE. – Il n'a jamais été capable de rien soigner. Ses remèdes sont pires que les maux.

LA COMTESSE. – C'est vrai que mon rhume n'a jamais guéri. Il a même empiré.

La comtesse réclame un mouchoir du geste.

LA DAME DE CHAMBRE. – Et quand le soir du banquet, votre époux, le comte, l'a chassé en lui disant que sa place n'était pas au chevet des malades, mais à la porcherie, n'avez-vous point remarqué combien grande était sa colère ?

LA COMTESSE. – Ah oui. Oui, il était tout rouge, en effet.

LA DAME DE CHAMBRE. – Et il est bien possible que dans sa fureur, il ait conçu de se venger de votre noble époux !

LA COMTESSE. – Oh ! Vous croyez ?

LA DAME DE CHAMBRE. – Ce que je crois n'a que peu d'importance, dame Guenièvre. Ce qui compte, c'est ce que le Grand Fracasseur, lui, croit.

LA COMTESSE. – Ah !

LA DAME DE CHAMBRE. – Et peut-être devrions-nous l'aider à croire.

LA COMTESSE. – Ah...

Le silence se fait. On entend distinctement des bruits métalliques d'affûtage, des grincements sinistres et des claquements de fouet en provenance de la « pièce » d'à côté. La comtesse émet quelques sanglots...

SCÈNE 4

Entre Comédon le Bougre, alors que les autres sont plongés dans un silence anxieux et profond.

L'INQUISITEUR, à tout le monde. – Silence. Silence... Silence. Voilà. (*Écoutant les bruits de la pièce d'où il vient d'entrer.*) Ah... Oui, c'est cela, c'est vraiment cela... C'est tout pareil à un orchestre, un orchestre qui s'accorde avant le récital. Là, les basses. Ah, les tambours. La viole de gambe. Ah, on retend les cordes. Voilà le flutiau... Le flutiau... Voilà. Ne manquent que les chanteurs. Mais vous êtes là. Ponctuels. Merci. Quel beau concert nous allons donner ! Je compte sur vous. Les instruments

sont prêts et les musiciens impatients. J'espère que vous êtes en voix. Vous êtes en voix? L'*Oratorio de la vérité* ne souffre ni faiblesse ni fausseté. C'est une œuvre sublime qu'on adresse à Dieu. Il va falloir chanter haut, il va falloir chanter clair, il va falloir chanter juste! Juste! Le plus pur de vous-même. Sans hésitation et sans tache. Ah, évidemment, c'est intimidant, mais rassurez-vous : cet orchestre n'a jamais, jamais, failli à sa réputation.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE, à *Frère Paul, en aparté*. – De quoi qu'il parle, là, Frère Paul? On va faire de la musique?

FRÈRE PAUL, à *Hugues Bûche-Bûche, en aparté*. – Non, mon enfant, je ne crois pas, hélas. Il file une sorte de métaphore.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE, à *Frère Paul, en aparté*. – Ah? Ah bon? Une métaphore? Eh bien tant mieux, parce que moi, sorti de *Cu-culbutons la ribaude*, je n'y connais pas grand chose.

L'INQUISITEUR, à *Frère Paul et Hugues Bûche-Bûche*. – Je vois que vous êtes impatients de faire vos gammes. Tant mieux.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE, à *Frère Paul, en aparté*. – Ben alors? On chante ou on chante pas? Je n'y comprends rien.

L'INQUISITEUR, à *la comtesse, saluant*. – Madame la comtesse. (*À propos de ses reniflements, lui signifiant de sa mouche.*) Rien de pire pour chanter que les... (*Montrant sa propre gorge.*) Vous savez. Vous devriez...

LA DAME DE CHAMBRE, *donnant un mouchoir à la comtesse*. – Tenez.

La comtesse se mouche.

L'INQUISITEUR, à *l'Alchimiste*, montrant l'enfançon qu'il porte. –
Eh bien, monsieur ! Quelle ravissante créature vous avez là !

L'ALCHIMISTE. – Oh, ça ? Oh, non, non, non, ce n'est pas à moi,
Grand Écrabouil... — euh — Grand Inquisiteur ! Je... C'est...
Voilà, c'est à elle !

L'Alchimiste rend son enfant à Madame de Granvallée.

L'INQUISITEUR. – Bien. (*À Madame de Granvallée.*) Donc,
c'est à vous ? Cette créature est à vous ? Ah, si vous saviez
comme j'aime les enfants, leurs voix... Elles sont gages que
la prestation sera réussie. (*Chatouillant l'enfançon.*) Guilili
bidoudou... (*Madame de Granvallée tente de contrôler des
convulsions.*) Mais à présent, commençons ! Il me tarde de vous
entendre. Prélude. C'est l'aube, tout est paisible au château. Et
soudain, un cri. Un hurlement. Le valet du comte de Malmort
vient de trouver son maître intégralement démembré. Ici la tête.
Là les bras. Plus loin le tronc. Et puis les jambes, elles aussi
séparées du corps. Un cri. Un hurlement. Le château se réveille.
Le comte de Malmort a été assassiné.

LA COMTESSE. – Ah !

LA DAME DE CHAMBRE, donnant un mouchoir à la comtesse. –
Tenez.

L'INQUISITEUR. – Et de manière abominable. (*Madame de
Granvallée convulse. À Madame de Granvallée.*) De manière
atroce. (*À Frère Paul.*) Vous ! Mon frère...

FRÈRE PAUL. – Ah ! Moi ? Moi ? Vraiment, moi ? Moi ? Mais
non ! Mais non ! Mais non ! Pas moi ! Pas moi ! Non !

Frère Paul se jette aux genoux de Comédon le Bougre.

L'INQUISITEUR, à *Frère Paul*. – Mon frère...

FRÈRE PAUL. – Pas moi, non, pas moi, je vous en supplie, Grand Charcutateur, je vous en supplie, je vous en supplie...

L'INQUISITEUR. – Pourriez-vous...

FRÈRE PAUL. – Oui, oui, tout ce que vous voulez...

L'INQUISITEUR. – Me donner...

FRÈRE PAUL. – Qui vous voudrez ! Je vous donne qui vous voudrez ! Tout le monde ! N'importe qui !

L'INQUISITEUR. – L'heure.

FRÈRE PAUL. – Hein ?

L'INQUISITEUR. – Est-ce que vous auriez l'heure ?

FRÈRE PAUL. – Euh, oui, bien sûr, bien sûr, Grand Ébouillan-
teur, il doit être, il est, il est, il est neuf heures. Neuf heures et
demi. Voilà. Il est neuf heures et demi. Neuf heures et demi.

L'INQUISITEUR. – Merci. Merci, Frère Paul. J'ai bêtement cassé
mon sablier l'autre jour au cours d'un interrogatoire un peu agité
et depuis je suis bien embêté. Vous savez ce que c'est ?

FRÈRE PAUL. – Ah oui, oui, bien sûr.

L'INQUISITEUR. – Bien, je note que l'interrogatoire commence
à neuf et de demi. (*À Frère Paul.*) Et l'heure qu'il était ?

FRÈRE PAUL. – L'heure qu'il était ?

L'INQUISITEUR. – Oui, Frère Paul, l'heure qu'il était quand
vous avez quitté le grand banquet sous les quolibets après que le
seigneur vous en ait chassé, lassé qu'il était de subir vos sermons...

FRÈRE PAUL. – Mais... Mais...

L'INQUISITEUR. – Quelle heure était-il? Où êtes-vous allé?
Qu'avez-vous fait?

FRÈRE PAUL. – Mais... Mais...

L'INQUISITEUR, *se tournant brusquement vers l'Alchimiste.* – Et vous, monsieur...

L'ALCHIMISTE. – Ah non, ah non, ce n'est pas moi! Ce n'est pas moi, je vous le jure. (*Montrant Madame de Granvallée.*) C'est elle! Voilà, c'est elle!

MADAME DE GRANVALLÉE. – Hein? Quoi?

L'ALCHIMISTE, *au Grand Inquisiteur, montrant Madame de Granvallée.* – C'est elle.

MADAME DE GRANVALLÉE. – Goret! Fumier! Créatin! Ah! Ah! (*Madame de Granvallée convulse et projette son enfant en l'air. Le Grand Inquisiteur le rattrape. Au Grand Inquisiteur.*) Rendez-moi ça, vous! (*Elle reprend le bébé. À l'alchimiste.*) Charlatan! (*Au Grand Inquisiteur.*) Ce n'est pas moi, Grand Éviscérateur, je n'y suis pour rien. Cet enfant m'est venu du comte de Malmort et j'y tiens plus qu'à tout, en dépit des apparences, plus qu'à ma propre vie. (*En aparté à l'Alchimiste.*) Et en tout cas, plus qu'à la vôtre, espèce de traître! (*Au Grand Inquisiteur.*) S'il faut que vos soupçons se portent sur quelqu'un, Grand Séquestrateur, qu'ils se portent sur elle!

Madame de Granvallée montre la comtesse.

LA COMTESSE. – Moi? Mais...

MADAME DE GRANVALLÉE. – Elle!

LA COMTESSE, *à la dame de chambre.* – Mouchoir.

MADAME DE GRANVALLÉE, *au Grand Inquisiteur*. – De la morve et des larmes, voilà tout ce qu'elle avait à offrir à notre seigneur, son époux. De la morve et des larmes.

LA COMTESSE, *à la dame de chambre*. – Des larmes, peut-être, mais de la morve ? Mouchoir.

MADAME DE GRANVALLÉE. – C'est dans mes bras qu'il est venu chercher un peu de chaleur, un peu de réconfort.

LA DAME DE CHAMBRE, *tendant un autre mouchoir à la comtesse*. – Tenez.

LA COMTESSE. – Merci. De la morve, non, tout de même...

MADAME DE GRANVALLÉE, *émue*. – Il m'appelait son petit parapluie.

LA DAME DE CHAMBRE, *au Grand Inquisiteur*. – Ce sont là des calomnies, Grand Décapitateur, de pures calomnies. Le comte de Malmort aimait sa jeune épouse de toute son âme et cela en dépit du rhume persistant qui l'afflige de manière chronique. (*Tendant un mouchoir à la comtesse.*) Tenez. (*Au Grand Inquisiteur.*) Persistence que d'ailleurs, personne ne s'explique au château, sinon à y voir la marque du... du Malin !

L'INQUISITEUR. – Oh oh !

LA COMTESSE, FRÈRE PAUL, HUGUES BÛCHE-BÛCHE, L'ALCHIMISTE, MADAME DE GRANVALLÉE. – Oh !

LA DAME DE CHAMBRE. – Oui, Grand Déboyauteur, le Malin ! Or, où donc Satan trouverait-il mieux à s'épanouir que dans l'autre d'un...

L'INQUISITEUR. – D'un ?

LA COMTESSE, FRÈRE PAUL, HUGUES BÛCHE-BÛCHE,
L'ALCHIMISTE, MADAME DE GRANVALLÉE. – D'un ?

LA DAME DE CHAMBRE. – D'un alchimiste !

L'ALCHIMISTE. – Hein ? Moi ? (*Au grand Inquisiteur.*) Mais non, mais jamais de la vie ! (*Montrant Madame de Granvallée.*) Je vous dis que c'est elle ! Elle, là !

MADAME DE GRANVALLÉE, à *l'Alchimiste*. – Traître ! Goret ! Fumier !

LA DAME DE CHAMBRE. – D'un alchimiste réputé pour son incompétence !

L'ALCHIMISTE, à *propos de la comtesse*. – Oui, mais non, mais en fait, j'ai trouvé, elle est allergique ! Allergique !

LA DAME DE CHAMBRE, au *Grand Inquisiteur*. – Voyez, Grand Empêtrateur, il utilise des mots inconnus ! Des mots diaboliques !

LA COMTESSE, à *l'Alchimiste*. – Je suis quoi ?

L'INQUISITEUR, à *Hugues Bûche-Bûche*. – Et vous ?

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Ah, c'est à moi ?

L'INQUISITEUR. – Hugues Bûche-Bûche, le bûcheron.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE. – Pour vous servir, Grand Dentistateur. Voilà, voilà. Mais je vous préviens, c'est pas du Guillaume de Mâchaux, hein ?

FRÈRE PAUL, *tendant de mettre Hugues Bûche-Bûche en garde*. – Euh, mon fils, je crois qu'il serait préférable de...

HUGUES BÛCHE-BÛCHE, *chantant et dansant*. – Bon, eh bien... Trois, quatre.

« Cu-culbutons, culbutons la ribaude ! »

« Sous son jupon, lutinons la nigaude ! »

« Cu-culbutons, culbutons la ribaude ! »

« Nos saucissons, nos saucissons la taraudent ! »

« Olé ! »

(*Un silence. Au Grand Inquisiteur.*) Voilà. Alors ? Alors, ça vous plaît ? Vous pensez que je peux faire partie de votre chorale ? (*À Frère Paul, content.*) Hein ?

L'INQUISITEUR, *pensif*. – Hum... Jalousie, incompetence, faiblesse, envie, luxure... Toutes portes dérobées du cœur humain par lesquelles le Diable pénètre les âmes pour y creuser les galeries de sa corruption... Le démon déjà s'est posé sur vos langues et les a tordues si bien qu'elles ne font plus que fourcher. Il va falloir les redresser. (*Un silence. Désignant la porte de la chambre de torture.*) Si vous voulez bien vous donnez la peine d'aller prendre place dans le cabinet que j'ai fait aménager pour la commodité de mon enquête... S'il vous plaît, je vous en prie.

La comtesse tombe évanouie dans les bras de la dame de chambre. Frère Paul idem dans les bras de Hugues Bûche-Bûche. Et Madame de Granvallée semblablement dans ceux de l'Alchimiste qui rattrape le bébé.

L'ALCHIMISTE. – Mais enfin, Grand Purificateur, c'est un malentendu, un horrible malentendu. Puisque je vous dis que c'est elle !

L'INQUISITEUR, *montrant la porte*. – Par ici. (*L'alchimiste, portant Madame de Granvallée et son bébé entre dans la chambre*

de torture. À la dame de chambre, montrant la porte.) S'il vous plaît...

LA DAME DE CHAMBRE. – Un malentendu, il a raison. C'est lui qui a fait le coup, mais il a raison, c'est un malentendu...

La dame de chambre, portant la comtesse, entre dans la chambre de torture.

HUGUES BÛCHE-BÛCHE, *entrant avec entrain, frère Paul dans les bras, dans la chambre de torture, au Grand Inquisiteur.* – Ah, merci vraiment, c'est drôlement gentil de me prendre dans votre orchestre, parce que vous voyez, moi, la chanson, ça a toujours été mon rêve...

Hugues Bûche-Bûche pénètre la chambre de torture. Le Grand Inquisiteur le suit et referme la porte derrière lui.

LE CAMP DES BOHÉMIENS

SCÈNE 1

SAMUEL. – Il est mort !

MICHA. – Mais mort... Mort ?

LINA. – Mort, mais alors... Complètement ! On a retrouvé un bout de sa jambe là et un autre de l'autre côté !

SAMUEL. – Euh, comme ça ?

Samuel croise les jambes.

MICHA. – Comme ça ?

Micha plie la jambe.

LINA. – Mais non ! Comme ça... (*Lina se déplace.*) Une ici et l'autre là.

SAMUEL. – Mais il est vachement grand !

MICHA. – Ou alors il est vachement souple !

LINA. – Non ! Coupé ! Découpé ! Comme un cochon !

BAPTISTE. – Ah, vous l'avez vu ?

SAMUEL. – Qui ça ?

BAPTISTE. – Mon cochon ?

MICHA. – Quel cochon ?

BAPTISTE. – Mon cochon savant !

LINA. – Tu as un cochon savant ?

BAPTISTE. – Ben, plus maintenant ! Je l'ai perdu ! C'est une catastrophe ! Il doit jouer à la foire !

ARSÈNE. – J'ai pas trouvé !

BAPTISTE. – C'est la catastrophe !

ARSÈNE. – Tu n'as qu'à prendre la chèvre...

BAPTISTE. – Mais non ! Tout le monde a vu des chèvres savantes. Y a pas plus bête qu'une chèvre savante... Mais un cochon savant... Non...

Baptiste pleure.

ARSÈNE. – T'inquiète pas, on va le retrouver... Aidez-nous, vous autres...

SAMUEL. – On a autre chose à faire !

MICHA. – Vous n'avez pas entendu...

LINA. – ... Le seigneur a été retrouvé assassiné !

SCÈNE 2

ESTHER. – Ah ! Ça suffit ! Stop ! Je ne peux pas voir dans ces conditions !

SAMUEL. – Qu'est-ce qui t'arrive ?

MICHA. – Tu es toute pâle...

LINA. – Dis-nous.

ESTHER. – Un cochon, un stupide cochon, gros, gras et rose, a ravagé ma roulotte ! Je vais le tuer, je vais en faire du boudin, je vais le...

BAPTISTE. – Miracle !

ARSÈNE. – Noël ! Viens !

Arsène et Baptiste sortent.

ESTHER. – Mais qu'est-ce qu'ils font ?

FANÉLY. – Et c'est toi la voyante ?

ESTHER. – Oh, ça va ! Va te raser et fiche-nous la paix !

FANÉLY. – Hercule !

SIMON. – Oui ?

FANÉLY. – Elle recommence !

ESTHER. – Et alors ? Tu veux qu'il fasse quoi ?

FANÉLY. – Tu vas finir en place de Grève !

ESTHER. – Non !

FANÉLY. – Et pourquoi non ?

ESTHER. – Parce que je l'aurai vu...

FANÉLY. – Sorcière !

ESTHER. – Monstres !

SIMON. – Stop ! On arrête ! Y a plus grave... Vous savez que le seigneur a été tué ?

ESTHER. – Quoi ? Le seigneur d'ici ?

FANÉLY. – Ben oui, d'ici !

ESTHER. – Je le savais.

FANÉLY. – Menteuse

SIMON. – Stop ! Arrêtez ! On ne sait même pas si on pourra jouer à la foire. Tout risque d'être annulé. J'ai envoyé Thais se renseigner... Tiens, la voilà. Alors, des nouvelles ?

THAÏS. – Il est mort ! Il est mort !

SAMUEL. – Ça, on sait, Thais.

THAÏS. – Découpé !

MICHA. – Oui.

THAÏS. – En petits bouts !

LINA. – Oui ! Mais la foire ? Elle aura lieu ?

THAÏS. – Ça, je sais pas.

SIMON. – C'est pas vrai ! Bon alors, tu vas y retourner et puis tu vas...

THAÏS. – D'accord !

Thais part en courant.

SIMON. – Mais attends ! Tu sais pas ce qu'il faut demander !... Oh, et puis zut !

FANÉLY. – J'y vais !

Fanély sort.

ESTHER. – Ah ! Ah ! Je le vois !

SIMON. – Qui ça ?

ESTHER. – Il arrive ! Il arrive !

MICHA, *Lina et Samuel*. – Qui ça ?

ESTHER. – Il va venir !

MICHA, *Lina et Samuel*. – Le meurtrier ?

ESTHER. – Non. Celui qui cherche !

SIMON. – Qui cherche quoi ?

ESTHER. – Ah ben, je sais pas. Je vois l'avenir, pas les détails !
Bon, viens m'aider pour ce cochon ! Et vous aussi.

Simon, Samuel Micha Lina et Esther sortent.

SCÈNE 3

RÉMI. – Ah, vous voilà...

JULIE ET THELMA. – Quoi ?

RÉMI. – Il va falloir prévenir tout le monde. L'inquisiteur va venir. Il veut nous interroger. Savoir ce que l'on sait.

JULIE. – Et on sait quoi ?

RÉMI. – Rien.

THELMA. – Ben, pourquoi il vient ?

RÉMI. – Pour... Oh, bon, ça suffit. Il faut nous réunir...

JULIE. – Pour quoi faire ?

RÉMI. – Pour décider ce que l'on va dire.

THELMA. – Dire quoi sur quoi ?

RÉMI. – Ce qu'on va dire à l'inquisiteur sur le meurtre.

JULIE. – Mais on sait rien...

RÉMI. – Voilà.

JULIE. – Ben... Alors... Bon, d'accord... Je vais chercher tout le monde.

ÉLOANE. – Vous partez ou ?

JULIE. – Dire aux autres qu'on sait rien.

THELMA. – À propos de ... Tu verras...

ÉLOANE. – Que se passe-t-il ?

RÉMI. – C'est compliqué. Le seigneur et mort. Et il cherche l'assassin.

ÉLOANE. – « Il » ?

RÉMI. – l'inquisiteur.

ÉLOANE. – Il risque pas de le trouver ici !

RÉMI. – Qu'est-ce que tu en sais ? Nous sommes les coupables idéaux. S'ils ne trouvent pas le vrai assassin, il prendront n'importe lequel d'entre nous.

ÉLOANE. – Il faut fuir !

RÉMI. – Surtout pas !

SCÈNE 4

MATÉO. – Je vous le déconseille !

RÉMI. – Mes seigneurs ?

MATÉO. – Je suis l'inquisiteur. Voici mon assistant. J'ai besoin de parler à vos gens. Faites-les venir.

ÉLOANE. – Ils arrivent !

MATÉO. – Je vois que vous avez été prévenus de mon arrivée...

RÉMI. – C'est-à-dire que...

THOMAS. – Les nouvelles vont vite par ici.

JULIE. – On sait rien !

THELMA. – Voilà !

THOMAS. – Voilà ?

THELMA ET JULIE. – Voilà.

MATÉO. – Bien. Je vais commencer par vous. Thomas ? Allez donc faire un tour dans ce... Campement.

THOMAS. – Bien.

Thomas sort.

MATÉO. – Je vais vous interroger à tour de rôle.

THELMA ET JULIE. – Bien.

MATÉO, à Julie. – Sortez

Thelma et Julie vont pour sortir.

MATÉO. – Pas toutes les deux !

JULIE. – C'est nous deux ou rien !

THELMA. – On ne peut pas se séparer...

JULIE. – ... On est des sœurs siamoises.

THELMA. – On est collées, quoi !

JULIE. – Oui !

MATÉO. – Bon... Bref. Que faisiez-vous hier soir ?

JULIE. – Hier soir?... Ah oui ! On réparait notre troisième chaussure.

THELMA. – Elle s'use toujours plus vite que les autres..

JULIE. – C'est parce que tu penches.

THELMA. – N'importe quoi ! Je penche pas !

JULIE. – Si, tu penches !

THELMA. – Si je penche, tu penches aussi !

MATÉO. – Bon ! Vous connaissiez le seigneur de ce village ?

JULIE. – Non !

THELMA. – Non !

JULIE. – On l'aurait sûrement vu a la foire.

THELMA. – On fait la foire aux monstres.

JULIE. – C'est nous, les monstres !

THELMA. – T'es bête !

JULIE. – Et toi, tu penches !

MATÉO. – Bon ! Merci ! Allons voir les autres...

Ils sortent.

SCÈNE 5

FANÉLY. – Oui, il est fort, mais il est doux comme un agneau...

THOMAS. – Un agneau peut mordre.

FANÉLY. – Un agneau ? Franchement, vous connaissez de drôles de bêtes.

THOMAS. – Le seigneur de ce village a été découpé... Il faut une grande force pour faire ça... Et votre mari a de la force...

SIMON. – C'est pas parce que je suis fort que je l'ai découpé, votre seigneur ! Pourquoi je l'aurais découpé, hein ? À cause de sa mort, il n'y aura peut-être pas de foire. Et comment je gagne ma vie, moi, si je donne pas de représentation ? Hein ?

THOMAS. – Oui, en effet...

FANÉLY. – Sans compter que mon Hercule, il tord des barres, il les découpent pas. S'il avait tué votre seigneur, il serait tout tordu, pas coupé.

THOMAS. – Ah oui ?

FANÉLY. – Ben oui. Faut chercher quelqu'un qui découpe, pas qui tord. Ça tient pas debout, votre truc.

THOMAS. – Mais monsieur...

FANÉLY. – Madame. C'est pas parce que j'ai une barbe que je suis un homme. Ou alors le Saint Pape, c'est une femme.

THOMAS. – Une femme, le Saint Pape ?

SIMON. – Oui. Un homme à robes, quoi.

THAÏS. – Ça y est, je sais !

THOMAS. – Que sais-tu, mon enfant ?

THAÏS. – Que je sais pas.

FANÉLY. – Que tu sais pas quoi ?

THAÏS. – Ben, y aura peut-être la foire et peut-être pas.

SIMON. – Bien. Va jouer.

THAÏS. – C'est qui, le monsieur ?

THOMAS. – Je suis l'inquisiteur. Est-ce que ton papa découpe des gens ?

THAÏS. – Mon papa, il tord des barres. C'est Arsène qui coupe des gens avec sa hache.

THOMAS. – Arsène ?

FANÉLY. – Tais-toi !

SIMON. – Chut !

THAÏS. – Ben quoi ? Des fois, ils les rate un peu...

THOMAS. – Allons voir ce Arsène...

ACTE III

L'ARC ET LA POMME

CHARLOTTE. – Alors, t'as compris ?

LISON. – Oui, oui.

CHARLOTTE. – Tu les mets sur ta tête...

LISON. – Sur ma tête... Oui.

CHARLOTTE. – Et puis ?

LISON. – Et puis quoi ?

CHARLOTTE. – Et puis tu bouges plus.

LISON. – Je bouge plus. D'accord. (*Lison met la pomme sur sa tête et ne bouge plus.*) Ta taaa!

CHARLOTTE. – Bouge plus.

Charlotte sort un arc.

LISON. – Hé ! Tu fais quoi, là ?

CHARLOTTE. – T'inquiète. Ne bouge pas.

LISON. – Ben si, je m'inquiète ! Tu fais quoi avec ton arc ?

CHARLOTTE. – C'est très simple. Regarde. Tu poses la pomme, je tire la flèche dans la pomme et hop ! On va faire sensation à la foire ! Magique !

LISON. – Ouais, d'accord... Et si tu rates ?

CHARLOTTE. – Mais non, allez !

LISON. – Stop ! C'est trop dangereux ! Je suis pas un lapin.

Lison croque la pomme.

CHARLOTTE. – Hé ! On ne mange pas les accessoires !

ZUT ! NON, PAS ELLE !

ALEXIS. – Ah non, zut, pas elle !

MARGOT. – Ah ? Vous voilà, seigneur ! Je vous ai pris pour une statue, comme ça dans le noir !

ALEXIS. – Non, c'est que je réfléchissais.

MARGOT. – Vous réfléchissiez ?

ALEXIS. – Oui. J'ai des responsabilités à présent, et...

VOIX DE MAËLYS. – Lancelot ? Où êtes-vous ?

ALEXIS. – Ah non, pas elle ! Il faut que vous m'aidiez !

MARGOT. – Heu, je veux bien, mais à quoi ?

ALEXIS. – Depuis ce matin, j'essaie d'échapper à Dame Jeanne.

MARGOT. – Dame Jeanne... votre promesse ?

ALEXIS. – Oui... Ah non, elle vient par ici !

MARGOT. – Ne bougez plus !

MAËLYS. – Ah, Dame Margot ! J’ai entendu la douce voix de mon promis, l’avez-vous vu ?

MARGOT. – C’est-à-dire que... Il vient de sortir par là.

MAËLYS. – Ah mais ça, mais... C’est lui !

MARGOT. – Plaît-il ?

MAËLYS. – Lui, là !

MARGOT. – Qui ça, lui ?... Ah lui ! Oui ! Ressemblant n’est-ce pas ? Une sculpture, une sculpture peinte... Très ressemblante !

MAËLYS. – Incroyable ! On a presque l’impression de le voir respirer.

MARGOT. – Oui, impressionnant n’est-ce pas ?

MAËLYS. – Je veux la même ! La statue de mon fiancé !

MARGOT. – Ah ? Oui ! Très bonne idée. En attendant vous feriez mieux de vous dépêcher si vous voulez le rattraper.

MAËLYS. – Ah oui !

MARGOT. – Elle est partie.

ALEXIS. – Dame MArgot, vous êtes géniale !

MARGOT. – Oh mais... C’est... Heu... Merci...

ALEXIS. – J’en peux plus mais j’en peux plus ! Elle me suit partout... Et elle parle... Elle parle tout le temps. (*Imitant Maëlys.*) « Seigneur Lancelot, n’est-ce pas qu’il fait beau ? Seigneur Lancelot, combien voulez vous d’enfants ? Et leurs prénoms ? Seigneur Lancelot, pourquoi tout ce rouge sur votre blason ? C’est triste, ça fait trop guerrier... » Mais qu’est-ce qu’elle

veut ? Que je change les couleurs de ma famille pour mettre du rose partout ? Vous imaginez notre blason ? En rose ?

MARGOT. – Oui... Non... Un dragon en rose...

ALEXIS. – Enfin, la bonne nouvelle, c'est que je ne suis plus obligé de l'épouser...

MARGOT. – Pardon, seigneur ?

ALEXIS. – Oui. Mon père est mort. C'est moi le chef maintenant et je n'épouserai pas Dame Jeanne. Il faut juste que je trouve le courage de lui dire.

DEUXIÈME ANTICHAMBRE

SCÈNE 1

CANDICE. – Hélas !

LILY-ROSE. – Consolez vous

ÉVA. – Facile à dire ! Père est mort !

LILY-ROSE. – Oui certes, il est mort !

CANDICE. – Découpé !

LILY-ROSE. – Oui, certes, mais...

ÉVA. – Quel sort cruel !

ALICE. – Allons, allons, ça pourrait être pire...

ÉVA. – Oui, en effet...

CANDICE. – C'est une plaisanterie ?

ÉVA. – Comment cela pourrait être pire ?

ALICE. – Il était peut-être mort ?

ESTHER. – Oui, voilà.

CANDICE. – Mais il n'est pas peut être mort !

ÉVA. – Il est mort !

ALICE. – Oui... Mais je veux dire, il était sûrement mort avant que...

ESTHER. – Avant qu'on le découpe ?

ALICE. – Oui, voilà.

ESTHER. – C'est moins... grave

Un temps. Candice et Éva se regardent et pleurent.

LILY-ROSE. – Je ne pense pas que se soit très... consolant.

ALICE. – Je ne vois pas pourquoi

ESTHER. – C'est au contraire très sensé...

ALICE. – Moi, quitte à ce qu'on me découpe...

ESTHER. – Je préférerais être déjà morte.

ALICE. – C'est logique.

ESTHER. – Ça ferait moins mal...

LILY-ROSE. – Mes damoiselles, peut-être pourrions-nous... changer de sujet. C'est une terrible épreuve pour vos cousines. Songez que leur père a été tué.

ALICE. – C'est vrai...

ESTHER. – Le pauvre...

LILY-ROSE. – Voilà...

ALICE. – Et le jour de son anniversaire...

ESTHER. – Quel drôle de cadeau...

ALICE. – Se faire découper vivant...

ESTHER. – Comme un cochon.

Un temps. Candice et Éva se regardent et pleurent.

LILY-ROSE. – Assez !

CANDICE. – Oui assez... Désolée, cousines, nous devons vous quitter. Il nous faut aller voir dame Guenièvre, songez qu'elle a perdu son mari.

ÉVA. – Oui, c'est terrible pour elle aussi.

CANDICE. – Dame Guenièvre est une mère pour nous et nous devons la soutenir.

ÉVA. – Vous avez raison, ma sœur.

CANDICE. – En même temps, je me demande parfois si la mort de père n'est pas pour elle un soulagement...

ÉVA. – Pourquoi dites-vous ça ?

CANDICE. – Toutes ces larmes...

ÉVA. – C'est vrai. Et tous les jours, tout le temps...

CANDICE. – Si ça se trouve, ses larmes vont tarir.

ÉVA. – Vous croyez qu'elle se réjouit de la mort de notre père ?

CANDICE & LILY-ROSE. – Ma Dame, je vous en prie !

ÉVA. – Et je ne la tuerais pas avant...

LILY-ROSE. – Mais enfin !

CANDICE. – ... pour qu'elle souffre...

LILY-ROSE. – Voilà une pensée peu charitable !

ÉVA. – ... et avec une hache...

LILY-ROSE. – Ah mon Dieu, une hache !

CANDICE. – Une hache rouillée...

LILY-ROSE. – Mais enfin !

ÉVA. – ... oui, rouillée et émoussée.

LILY-ROSE. – Je vous en prie... Attendons déjà de voir si elle pleure toujours.

CANDICE. – C'est juste.

ÉVA. – Allons la voir.

CANDICE. – Mais autrement...

ÉVA. – Oui, autrement...

Elles sortent.

ALICE. – Alors franchement, je ne vois pas pourquoi on nous fait des remarques alors que elles...

ESTHER. – Ce sont les filles du Seigneur.

ALICE. – Et nous ne sommes que les cousines.

ESTHER. – C'est injuste...

ALICE. – Parler de leur mère comme ça...

ESTHER. – Qu'on la découpe, bon... Mais vivante...

ALICE. – Vivante... C'est pas chrétien.

ESTHER. – Ah ça, non, c'est pas chrétien.

ALICE. – Même les cochons, on les saigne avant.

ESTHER. – Oui, même les cochons.

ALICE. – En même temps, leur mère... Leur mère...

ESTHER. – Eh bien quoi ?

ALICE. – C'est pas leur mère. Ce n'est jamais que leur belle-mère...

ESTHER. – Oui, mais normalement, ça ce passe bien. J'ai toujours entendu dire qu'elles s'entendaient bien avec leur belle-mère.

ALICE. – C'est vrai. On dit que c'est leur frère, le futur Seigneur, Lancelot, qui la déteste.

ESTHER. – Dame Guenièvre ?

ALICE. – Oui, dame Guenièvre...

ESTHER. – Alors, tu imagines ? Si les belles-filles qui l'aiment bien veulent la découper vivante pire qu'un cochon pas chrétien...

ALICE. – J'imagine pas ce que le beau-fils qui ne l'aime pas va lui faire !

ESTHER. – Ah, la famille...

Elle sortent.

SCÈNE 2

MARGOT. – Mais enfin, seigneur Lancelot !

ALEXIS. – Non, je ne veux rien entendre ! Dame Guenièvre doit me recevoir. Je suis le fils du Seigneur et bientôt le Seigneur tout court, j'exige qu'on me fasse audience.

MARGOT. – Je ne dis pas, mais vous savez, elle pleure, elle pleure tout le temps ! Elle pleure la perte de son pauvre mari, elle n'est pas en état de voir quelqu'un.

ALEXIS. – Elle pleure ? Mais bien sur qu'elle pleure ! Depuis que je connais Dame Guenièvre, elle ne fait que pleurer. Le jour de son mariage elle pleurait déjà ! Alors que mon père soit mort ou pas, ça ne change pas grand-chose !

MARGOT. – Oh, vous êtes injuste, mon Seigneur... À son mariage, elle pleurait de joie !

ALEXIS. – Ah oui ? Et hier à la fête d'anniversaire de mon père, elle pleurait aussi de joie ?

MARGOT. – Non, monseigneur, d'émotion sûrement.

ALEXIS. – Bien. Et à Noël dernier lors du banquet ? Pourquoi pleurait-elle ?

MARGOT. – Eh bien, la naissance de l'enfant Jésus... Vous savez que votre belle-mère n'a pu avoir d'enfants de votre père, et les histoires de naissance l'on toujours retournée.

ALEXIS. – Ah très bien, et à la Pâques ?

MARGOT. – Un rhume, monseigneur, un terrible rhume qui la faisait tousser jusqu'aux larmes...

ALEXIS. – Et la fête des moisson ?

MARGOT. – Oh, toute cette paille, ça donnait les larmes au yeux à tout le monde...

ALEXIS. – Et quand père est revenu de la guerre ? Elle l'a accueilli en larmes...

MARGOT. – Heu, c'est cette tourte... Cette tourte pour le banquet... Foie et oignons...

ALEXIS. – Dame Margot !

MARGOT. – Oui ?

ALEXIS. – Vous êtes sa suivante et j’apprécie la loyauté, mais ne me prenez pas pour une courge ! Depuis que je connais Dame Guenièvre, elle pleure. À côté d’elle, les pluies torrentielles du printemps font pales figures ! Mais je dois la voir ! Ce n’est pas elle qui pourra s’occuper des affaires de nos gens. Je ne la vois pas inspecter la garde en pleurant.

MARGOT. – Oh, vous seriez surpris de ce qu’elle peut faire en pleurant.

ALEXIS. – Je n’en doute pas...

MARGOT. – Bien, Seigneur, je vais retourner frapper à sa porte et nous verrons bien...

ALEXIS. – Je vous suis.

SCÈNE 3

MAËLYS. – Mère, j’ai entendu sa voix !

AMÉLIE. – Jeanne, calmez-vous !

MAËLYS. – Mais je vous assure, mère, je suis prête à jurer que j’ai entendu la voix de Lancelot à l’instant.

LYLOU. – Eh bien, Jeanne, tu entends des voix !

AMÉLIE. – Ne jurez pas, mon enfant. Et tenez-vous tranquille. N’oubliez pas que votre futur n’appréciera certainement pas une épouse aussi bruyante que vous.

MAËLYS. – Mais je...

AMÉLIE. – Et on ne répond pas.

LYLOU. – Ni bruyante... Ni débraillée !

MAËLYS. – Je ne suis pas débraillée !

LYLOU. – Ton voile penche !

MAËLYS. – N'importe quoi !

LYLOU. – Mère ? Ne trouvez vous pas que le voile de Jeanne penche ?

AMÉLIE. – Oui, peut-être un peu... (*Elle l'arrange.*) Voilà. À présent, calmez-vous, Jeanne, et attendez sagement que Dame Guenièvre nous reçoive.

LYLOU. – Attendre et sagement ne font pas partie des compétences de ma chère sœur...

AMÉLIE. – Ah, quelle histoire. Sur le point de marier ma fille au fils du Seigneur, voilà que tout est remis en cause...

LYLOU. – Je ne comprends pas, mère. Vous disiez que plus vite le Seigneur... irait rejoindre notre Seigneur, mieux vous vous porteriez...

AMÉLIE. – Mais, mon enfant, vous vous méprenez, je n'ai jamais dit cela, enfin ! Non, je disais que, voilà...

MAËLYS. – Voilà quoi ?

AMÉLIE. – Eh bien, c'est... Voilà quoi ?

LYLOU. – Voilà, quoi... Quoi.

AMÉLIE. – Une jeune fille bien élevée n'interroge pas sa mère de la sorte. Surtout sur des sottises. Enfin, je n'ai jamais prétendu que... Voilà.

LYLOU. – Vous avez dit que plus vite le Seigneur aurait passé, plus vite Jeanne serait dame de ce château.

AMÉLIE. – Vous vous méprenez mon enfant. Je disais... «passé»... «Il aurait passé»... «Passé par là», quoi. Par ici. Voilà, il est passé par là et...

MAËLYS. – Il repassera par ici.

AMÉLIE. – Voilà ! Exactement !

LAURINE. – Ma chère sœur !

AMÉLIE. – Ah oui, quel désastre...

LAURINE. – Affreux... C'est affreux... Et pour cette pauvre petite ? Le mariage sera-t-il maintenu ?

AMÉLIE. – Je ne sais... Cependant, les bans ont été publiés... Je ne vois pas ce qui pourrait empêcher quoi que ce soit.

LAURINE. – Dieu vous entende.

AMÉLIE. – Et soit avec nous.

MAËLYS. – Lancelot était là.

LAURINE. – Vraiment ? Vous l'avez vu ?

MAËLYS. – Juste entendu.

LYLOU. – La voix de Lancelot... Jeanne ! Jeanne !

LAURINE. – Cessez, mon enfant. Ne vous moquez pas de votre sœur... Il est normal et bienheureux qu'elle soit éprise de son fiancé. Ils ont été réunis par la volonté de Dieu.

LYLOU. – Et de mère...

LAURINE. – Et de votre Mère. Et de notre très Sainte Mère également.

LYLOU. – Et les apôtres ?

LAURINE. – Plaît-il ?

LYLOU. – Les apôtres aussi les ont réunis ?

LAURINE. – Les apôtres aussi, certainement, et les anges du Paradis, il n'y a aucun doute là-dessus. Cependant, la mort de notre Seigneur...

LYLOU. – Est l'œuvre du Malin.

LAURINE. – Oui, oui ! Ce ne peut être l'œuvre de notre Seigneur.

MAËLYS. – Ça, il s'est pas découpé tout seul.

AMÉLIE. – Jeanne !

MAËLYS. – More ?

AMÉLIE. – Taisez-vous, au moins une fois dans l'année, par pitié.

MAËLYS. – Oui, mère. Ou peut-être...

AMÉLIE. – Chut !

LAURINE. – Je parlais de notre Seigneur. *(Elle regarde le ciel. Maëlys regarde aussi, sans comprendre.)* Qui veille sur nous... là-haut.

MAËLYS. – Ah... On l'a pas mis dans la crypte ?

LYLOU. – Si, je crois... Enfin, tous les morceaux...

LAURINE. – Ne soyez pas sottes, mes enfants ! Je parle de notre Seigneur Jésus Christ dans sa gloire éternelle...

MAËLYS. – Ah, celui-là !

LYLOU. – Il y a le Seigneur qui est mort, le seigneur qui ne l'est pas encore et notre Seigneur Jésus.

MAËLYS. – Oui, mais mon Seigneur à moi, c'est Lancelot, pas l'autre.

LAURINE. – Enfin, mon enfant, votre amour va d'abord à notre Seigneur.

MAËLYS. – C'est ce que je dis. Mais le mien, pas le vôtre.

AMÉLIE. – Bon, sortons. Tout cela m'échauffe. Nous irons voir Dame Guenièvre plus tard.

LAURINE. – Vous avez raison.

Amélie et Laurine sortent.

LYLOU. – Eh bien, j'espère que tu épouseras le bon seigneur... Parce qu'entre celui qu'on a crucifié et celui qu'on a découpé hier, il en reste plus qu'un de mariable.

MAËLYS. – Oui, faudrait pas se tromper...

LYLOU. – En même temps, notre tante a l'air toute décidée à épouser son Seigneur Jésus.

MAËLYS. – C'est pas dit qu'il accepte. Elle est vieille et moche. Avec une grosse dote peut être...

LYLOU. – Tu te poses là comme grosse dote, toi !

MAËLYS. – Mais pourquoi tu dis ça ?

Elles sortent.

SCÈNE 4

THIBAULT. – Une vraie récompense.

ARTHUR. – Une énorme récompense !

THIBAULT. – Sans parler de la gloire !

ARTHUR. – La gloire ?

THIBAULT. – La gloire d'avoir attrapé l'assassin !

ARTHUR. – Ah oui, cette gloire-là !

THIBAULT. – Moi, je m'achèterai une vache.

ARTHUR. – Une vache ? Qu'est-ce que tu vas faire d'une vache ?

THIBAULT. – Parce que j'aurai une ferme. Une ferme avec une vache. Pour mes vieux jours. Je veux pas être garde toute ma vie.

ARTHUR. – Oui, t'as raison. Moi non plus, je veux pas être garde toute ma vie. Je m'achèterai une vache aussi.

THIBAULT. – Et une ferme.

ARTHUR. – Une ferme aussi, oui. Pour mettre la vache.

THIBAULT. – Oui, voilà.

ARTHUR. – Mais j'ai pas l'argent pour acheter une vache...

THIBAULT. – Mais si ! Avec l'argent qu'on nous donnera ! La récompense, mon vieux ! De l'or, du vrai ! Avec ça, on achètera une vache !

ARTHUR. – Deux vaches. Une vache chacun.

THIBAULT. – Et même un troupeau de vaches.

ARTHUR. – Ah oui ! Un troupeau de vaches dans un troupeaux de fermes.

SAMUEL. – Excusez-moi...

THIBAULT. – On peut pas avoir un troupeaux de fermes.

SAMUEL. – S'il vous plaît...

ARTHUR. – Et pour quoi ça ? Tu as dit qu'on aurait une grosse récompense.

SAMUEL. – J'étouffe, là...

THIBAULT. – Une ferme, ça suffit pour un troupeaux de vaches.

SAMUEL. – Détachez-moi !

ARTHUR. – Ça suffit ?

SAMUEL. – J'ai besoin de respirer !

THIBAULT. – Oui ! Tu mets tout ton troupeau de vaches dans une seule ferme.

SAMUEL. – Je vais mourir !

ARTHUR. – Mais si tu a un troupeau de fermes, tu peux avoir plusieurs troupeaux de vaches.

SAMUEL. – Au secours !

THIBAULT. – C'est pas faux, ça...

SAMUEL. – On vous donnera pas un écu si je meure !

THIBAULT. – Attends, il cause... Je comprends rien à ce qu'il dit.

SAMUEL. – Ah !... Ah !...

ARTHUR. – Attends.

Il détache Samuel.

SAMUEL. – Ah... De l'air !

THIBAUT. – Tu disais quoi ?

SAMUEL. – Que j'étouffais.

ARTHUR. – Ah, là, on comprend mieux.

Il s'apprête à remettre le capuchon.

SAMUEL. – Non, non ! Attendez ! Vous voulez pas m'interroger ?

THIBAUT. – Ah oui !

SAMUEL. – Bon, ben, si vous me remettez ça, vous comprendrez rien.

ARTHUR. – C'est vrai ! Alors, qu'est-ce que tu faisais hier au château ?

SAMUEL. – Je voulais manger.

THIBAUT. – Tu voulais manger quoi ?

SAMUEL. – Je sais pas, moi, juste manger...

ARTHUR. – Réponds la vérité ou je t'écartèle !

SAMUEL. – Du pâté ! Euh, voilà, je voulais manger du pâté.

THIBAUT. – Ah, tu voulais manger du pâté au château ? Ton compte est bon !

SAMUEL. – Oui, voilà ! Je me disais qu'à l'anniversaire du Seigneur, je pourrais manger gratuitement.

ARTHUR. – En faisant du pâté de seigneur !

SAMUEL. – Comment ça ? Mais non ! Pas du pâté de Seigneur !

THIBAUT. – Et c'est pour ça que tu l'as découpé !

SAMUEL. – Mais non, enfin !

ARTHUR. – Pour en faire du pâté !

SAMUEL. – Mais je n'ai tué personne ! Je voulais manger et vous m'avez attrapé en me voyant en train de me faufiler dans les cuisines.

THIBAUT. – Où tu cherchais des couteaux !

SAMUEL. – Mais non !

ARTHUR. – Pour faire ton hachis ignoble !

SAMUEL. – Jamais de la vie !

THIBAUT. – Tu es fait comme un rat ! Tu a avoué et à présent tu vas être jeté en prison !

SAMUEL. – Mais enfin !

ARTHUR. – Menons-le au fils du Seigneur, il saura quoi faire ! Et allons manger, tu me donne faim avec tes histoires de pâté au seigneur !

Ils lui remettent le capuchon et sortent. Samuel se débat.

SCÈNE 5

NOÉLIE. – Et je dois voir Dame Guenièvre.

ÉLÉONORE. – Ah ça, depuis ce matin, tout le monde veut voir Dame Guenièvre.

NOÉLIE. – Peut-être, mais je dois la voir, le Seigneur est malade.

ÉLÉONORE. – Le seigneur est malade ?

NOÉLIE. – Oui, il m'a fait mander. Son alchimiste est incapable de guérir un simple rhume... Il a besoin de soin.

ÉLÉONORE. – Ça, c'est le moins qu'on puisse dire...

NOÉLIE. – Vous voyez. Allons, le temps presse.

ÉLÉONORE. – C'est-à-dire que...

NOÉLIE. – Quoi ? Il est guéri ?

ÉLÉONORE. – C'est-à-dire qu'il n'est plus malade...

NOÉLIE. – Comment ? Son imbécile d'alchimiste l'a guéri ? C'est l'œuvre du hasard, assurément, un heureux hasard, cet incapable ne m'arrive pas à la cheville !

ÉLÉONORE. – Non, non, il ne l'a pas guéri !

NOÉLIE. – Alors qui ? Qui ? Ah, je vois ! Cette idiote de rebouteuse que Dame Guenièvre consulte.

ÉLÉONORE. – Non, non, pas elle.

NOÉLIE. – Alors qui ? Qui ?

ÉLÉONORE. – C'est-à-dire que...

NOÉLIE. – Parlez sans crainte, mon enfant, je suis prêt à tout entendre...

ÉLÉONORE. – Et bien voilà, il n'est pas guéri.

NOÉLIE. – Il n'est pas guéri ?

ÉLÉONORE. – Oui.

NOÉLIE. – Mais il n'est plus malade ?

ÉLÉONORE. – Non, il n'est plus malade...

NOÉLIE. – Souffrez-vous de confusion, mon enfant ? Des maux de tête ? Tirez la langue.

ÉLÉONORE. – Mais je ne suis pas malade...

NOÉLIE. – Laissez le spécialiste en décider, mon enfant. Le haut mal parfois se cache dans les détails ! Allons, tirez la langue !

Éléonore tire la langue. Elle essaie de dire « Le seigneur est mort », mais en tirant la langue, ce qui fait qu'on ne comprend rien.

ÉLÉONORE. – Eu ai gneu ai mart !

NOÉLIE. – Là ! Qu'est-ce que je disais ? Vous avez la langue pleine d'humeurs. Il faut vous soigner, sans quoi vous pourriez mourir...

ÉLÉONORE. – Eu ai gneu ai mart !

NOÉLIE. – Continuez de tirer la langue et montrez-moi cet œil... Cessez de vous agiter... Oui... Typique, vraiment typique...

ÉLÉONORE. – Eu ai gneu ai mart !

NOÉLIE. – Des fièvres le matin ?

ÉLÉONORE, *qui en a marre*. – Le seigneur est mort !

NOÉLIE. – Oui, oui, des hallucinations ! Typique, typique.

ÉLÉONORE. – Mais non ! Écoutez-moi à la fin ! Je ne suis pas atteinte du haut mal ! Le seigneur n'a plus le rhume et personne ne l'a guéri parce qu'il est mort hier ! Assassiné ! Voilà ce que j'essais de vous dire depuis un quart d'heure !

NOÉLIE. – Ah, très bien, très bien... Ça ne fait rien, je vais le voir quand même.

ÉLÉONORE. – Mais il est mort !

NOÉLIE. – Oui, et après ? Ça peut arriver, mais ça se soigne.

ÉLÉONORE. – Il est mort. Mais mort ! Pas genre presque mort, à l'agonie. Tout à fait mort. Kaput. Froid. Glagla.

NOÉLIE. – Glagla ? Vous êtes sur que vous ne souffrez d'aucun désordre mental ?

ÉLÉONORE. – Oui, je suis sûre... Vous, en revanche !

NOÉLIE. – Moi, je vais bien, mon enfant, merci de demander. Bon, allons voir le Seigneur que je le guérisse de ce vilain rhume.

ÉLÉONORE. – Bon. Écoutez, monseigneur l'alchimiste, il est non seulement mort, mais découpé en morceaux. Voilà. On l'a retrouvé découpé en morceaux.

NOÉLIE. – Découpé en morceaux ?

ÉLÉONORE. – Oui, c'est affreux.

NOÉLIE. – En effet... Ça me met en colère.

ÉLÉONORE. – Je vous comprends.

NOÉLIE. – Quelle bêtise ! Mais quelle bêtise !

ÉLÉONORE. – C'est au-delà de la bêtise...

NOÉLIE. – Parfaitement ! Et puis je demande qui a ordonné cette médication... Ce n'est pas du tout adéquat dans le traitement du rhume.

ÉLÉONORE. – Mais enfin ! Il a été assassiné. Son assassin l'a découpé. Les jambes, les bras, la tête.

NOÉLIE. – Et le torse ?

ÉLÉONORE. – Le torse ?

NOÉLIE. – Le torse, a-t-il été découpé ?

ÉLÉONORE. – Je ne crois pas...

NOÉLIE. – Rendons grâce à Dieu !

ÉLÉONORE. – Oui, si on veut...

NOÉLIE. – C'est parfait, parfait...

ÉLÉONORE. – Et puis-je vous demander en quoi c'est parfait ?

NOÉLIE. – Eh bien, mon enfant, si les poumons ne sont pas atteints, nous allons peut-être pouvoir guérir ce vilain rhume ! Allons, venez, venez, il fait froid ici, n'allons pas nous enrhumers, allons voir Dame Guenièvre.

ÉLÉONORE. – Très bien... Allons y.

BOHÉMIENS, SUITE

SCENE 1

LISON. – Mais tu es folle !

CHARLOTTE. – Mais non !

LISON. – Tu as vu ce que tu as fait ?

CHARLOTTE. – Je n'ai pas fait exprès ! Tu as bien vu... Je visais la pomme et ce gros cochon, là, juste au moment où je tirais la flèche...

LISON. – ... a mangé la pomme.

CHARLOTTE. – Voila

LISON. – Et il s'est mangé la flèche aussi.

CHARLOTTE. – Oh, ça va ! Je suis désolée...

ÉLOANE. – Mais qu'est-ce qui se passe ?

LISON. – C'est Charlotte.

ESTHER. – Mais qu'est-ce qu'elle a ?

CHARLOTTE. – J'ai tué, j'ai tué...

Elle pleure.

ÉLOANE. – Ô mon dieu, c'est elle !

ESTHER. – C'est pas possible !
ÉLOANE. – Il faut la cacher !
MICHA. – Qu'est-ce qui se passe ?
LINA. – Pourquoi pleure-t-elle ?
ÉLOANE. – C'est affreux !
ESTHER. – Elle a tué le seigneur !
LISON. – Hein ? Ah, mais non !
CHARLOTTE. – Mais non, je... J'ai tué...
RÉMI. – C'est quoi tout ce bruit ?
LOUISE ET THELMA. – Pourquoi elle pleure ?
LINA. – De remord...
MICHA. – De regret...
ÉLOANE. – De honte...
ESTHER. – De désespoir !
LOUISE. – On peut pas pleurer pour tout ça a la fois
THELMA. – Ça fait beaucoup trop !
FANELY. – C'est quoi, ces hurlements ?
SIMON. – Esther a eu une vision ?
THAÏS. – Non, c'est Charlotte !
FANÉLIE. – Silence, calmez-vous ! Charlotte, qu'est-ce qui se passe ?
CHARLOTTE. – Je suis désolée ! J'ai tué, j'ai tué...
MATTEO. – Ah, ah ! La voici ,la coupable ! Elle avoue !

THOMAS. – Ton compte est bon ! Tu as tué le seigneur !
CHARLOTTE. – Mais non !
LISON. – Pas du tout !
MATTEO. – Je vais l'interroger ! Alors ! Tu as tué, avoue !
CHARLOTTE. – Oui, j'ai tué, mais...
THOMAS. – Il n'y a pas de mais ! Emmenons-la ! Tu vas aller en prison, puis tu seras soumise à la question et après on va t'écarteler...
MATTEO. – ... et te brûler...
THOMAS. – ... te couper les oreilles...
MATTEO. – Avant.
THOMAS. – Avant quoi ?
MATTEO. – Avant de la brûler !
CHARLOTTE. – Non ! Je promets de devenir végétarienne pour expier !
THOMAS. – Végétarienne ?
MATTEO. – On n'est pas des monstres quand même !
BAPTISTE. – Qui a fait ça !
ARSÈNE. – Calme-toi.
SAMUEL. – Ça va aller.
BAPTISTE. – Qu'il se denonce !
ARSÈNE. – Allez, avouez !
SAMUEL. – Où est le coupable ?

MATTEO. – Il est là !

THOMAS. – Devant vous !

BAPTISTE. – Tu vas m'en repayer un autre !

ARSÈNE. – Même deux !

SAMUEL. – Avec la queue en tire-bouchon !

BAPTISTE. – Et les oreilles roses !

ARSÈNE. – Et bien gras !

MATTEO. – Hein ? Attendez ! Tout le monde se calme, tout le monde fait silence !

THOMAS. – Qu'est-ce que ça veut dire ? Les oreilles bien roses ? La queue en tire-bouchon et bien gras ? Mais de quoi parlez-vous ?

BAPTISTE. – Mais de mon cochon ! De mon cher petit cochon...

ARSÈNE. – ... tout mignon...

SAMUEL. – ... et qui disait l'heure ?

MATTEO. – L'heure ?

THOMAS. – Ces gens sont fous !

CHARLOTTE. – J'ai pas fait exprès !

LISON. – Je suis témoin !

ÉLOANE. – Messieurs les inquisiteurs, vous voyez bien qu'il y a méprise... Personne ici n'a tué le seigneur... C'est cette pauvre Charlotte. Elle s'entraînait au tir-à-l'arc...

MICHA. – Elle n'est pas douée...

LINA. – Mais alors pas du tout...

ÉLOANE. – Et elle a tué le cochon savant...

MICHA. – Paix à son ame.

LINA. – ... d'une flèche en pleine pomme...

MATTEO. – Le seigneur ? Un cochon ?

RÉMI. – Mais non ! Un cochon tout court. Elle a assassiné un cochon. Un vrai cochon, rose et gras.

THOMAS. – Mais le seigneur ? Qui l'a tué ?

ESTHER. – Mais comment voulez-vous que nous le sachions ?
On n'est pas devins !

FANÉLIE. – Ah, ça y est, tu avoues !

ESTHER. – Je veux dire, on dit l'avenir...

FANÉLIE. – On fait le barbier...

SIMON. – On tord des barres...

TOUS, *hormi Matteo et Thomas*. – Mais on tue pas des gens !

